
CHAPITRE VII.

Priapisme. — Satyriasis. — Nymphomanie. — Hystérie.

Beaucoup d'incommodités se guérissent
par la diète et le repos.

CELSE

Pour compléter le tableau des névroses des organes génitaux, nous devons dire un mot du priapisme, du satyriasis, de la nymphomanie et de l'hystérie.

Le *priapisme* consiste dans l'érection involontaire, excessive, persévérante, avec tension douloureuse du pénis, et souvent accompagnée de chaleur générale, d'agitation, de fréquence du pouls, mais sans désirs prononcés du coït. Cette dernière circonstance distingue, quoique d'une manière moins absolue qu'on ne l'a prétendu, le priapisme du satyriasis.

Les hommes adultes, vigoureux, irritables, sont plus que les sujets jeunes ou très âgés, faibles ou apathiques, disposés au priapisme. Les jeunes gens atteints de blennorrhagie sont ordinairement très tourmentés pendant la nuit par un priapisme violent et douloureux qui ne cède qu'à l'émission des urines et revient quelques minutes après.

Mais parmi ces causes, celle que l'on rencontre le plus ordinairement, consiste dans l'ingestion des cantharides en poudre ou en teinture, introduites dans les boissons ou dans des pastilles; les préparations de ces insectes jouissent d'une réputation tellement universelle, que c'est à leur usage ou à

leur abus que se rapportent la plupart des observations du priapisme consignées dans les auteurs.

Le traitement de cette affection, plus effrayante encore dans la plupart des cas que réellement dangereuse, est éminemment antiphlogistique et calmant. Si le sujet est jeune, vigoureux, irritable, et que la congestion soit accompagnée d'une tension très considérable des parties, une ou plusieurs saignées devront être d'abord pratiquées. Des bains prolongés, entiers ou de siège seulement, à la température de 16, 18 ou 20 degrés, seront prescrits et fréquemment renouvelés. Les tisanes douces, mucilagineuses, les émoulliens simples ou camphrés, l'orgeat, l'eau de laitue, le petit lait, constituent les boissons les plus favorables, et il conviendra d'insister fortement sur leur emploi à grandes doses.

« Le *satyriasis*, ou le désir insatiable de jouir des plaisirs de l'amour, dit Pinel, peut offrir la marche d'une maladie aiguë, et tenir à un état inflammatoire des parties génitales; c'est celui qui a été décrit par Arétée, et dont Sauvages a donné la traduction, sans en imiter le style vigoureux et laconique : rougeur de la face avec sueur, disposition à se tenir courbé, à se serrer le ventre, tristesse, abattement; quand le mal est extrême, propos obscènes, agitations, inquiétudes, soif ardente, écume à la bouche comme les cerfs qui sont en rut. C'est dans le satyriase que tombent quelquefois les hommes usés et affaiblis. On cite l'exemple d'un homme marié et père de six enfans, qui éprouva, vers l'âge de quarante ans, ce satyriase, et qui passa par tous les degrés de dépérissement, en se livrant avec sa femme à ses désirs effrénés. On peut opposer à cette variété du satyriase, l'exemple d'un pieux cénobite qui, doué d'un tempérament fougueux et cherchant à combattre ses passions, par les macérations, le jeûne, la prière, ne pouvait se coucher dans son lit sans éprouver toutes les fureurs de ce qu'il appelait le *démon de la chair*, et qui finit par tomber

dans le dépérissement par un écoulement involontaire de la liqueur spermatique. »

S'agit-il de combattre le satyriasis, c'est encore à la cause de l'affection, à l'âge, au tempérament et aux forces de l'individu qu'il convient de subordonner les moyens médicamenteux. Les débilitans, tels que la saignée, les ventouses scarifiées, les cataplasmes relâchans et les fomentations de même nature, sont indiqués, si l'individu est jeune, fort, et s'est abstenu depuis long-temps des plaisirs vénériens. On peut y joindre les boissons rafraîchissantes et calmantes, le camphre, l'éloignement de tous les objets qui peuvent exalter la sensibilité des parties génitales, soit directement, soit par l'entremise du cerveau. Les toniques sont employés avec avantage lorsque le satyriase est joint à un état de débilité produit, soit par l'âge, soit par l'abus des plaisirs vénériens.

Nymphomanie. — Dans la première période, l'imagination est sans cesse obsédée par des objets lascifs et obscènes; on est dans un état d'inquiétude, de tristesse; on devient taciturne; on recherche la solitude; perte du sommeil et de l'appétit, combat intérieur entre des sentimens de pudeur et l'impulsion des désirs effrénés, etc. Dans la deuxième, on s'abandonne à ses penchans voluptueux; on ne combat plus pour les réprimer; on oublie toutes les règles de la pudeur et de la bienséance; les regards et les propos sont agaçans, les gestes indécens; on fait des sollicitations, des instances à l'approche du premier venu; on fait des efforts pour se jeter dans ses bras; on menace, on s'emporte si l'homme résiste ou s'il veut se défendre. Dans la troisième, l'aliénation d'esprit est complète, l'obscénité dégoûtante, la fureur aveugle, avec désir de frapper et de déchirer; il y a chaleur brûlante sans fièvre; enfin tous les symptômes divers d'un état maniaque violent; c'est dans l'étude des causes qui ont produit la nymphomanie qu'il faut

chercher les moyens curatifs d'y remédier; quand cette névrose provient d'une vive affection herpétique, ou d'une irritation chronique de la muqueuse vaginale, on doit y remédier par un traitement spécial.

Hystérie. — Causes. — Tels sont une grande sensibilité physique ou morale, l'abus des plaisirs vénériens, des émotions vives et fréquentes, des conversations et des lectures voluptueuses, la privation des plaisirs de l'amour après en avoir long-temps joui, la diminution ou la suppression de la menstruation, de la leucorrhée, des lochies, etc.

Symptômes. — Les accès hystériques peuvent attaquer subitement, ou être annoncés par des bâillemens, des vertiges, des pleurs sans cause ou des éclats de rire involontaire, l'urine limpide, la rougeur et la pâleur alternatives de la face. Ils varient aussi beaucoup pour le nombre et l'intensité de leurs symptômes; mais, en général, ceux qu'on observe peuvent, au milieu de leurs formes variées, être rapportés à quelques uns des degrés suivans, ce qui est une distinction très propre à éclairer leur traitement.

Premier degré: Sentiment d'une boule qui semble partir de la matrice et faire refouler vers l'estomac une chaleur plus ou moins vive, ou un froid glacial, en se portant ensuite au cou et en gênant plus ou moins la respiration; dépression et tension de l'abdomen; quelquefois aussi gonflement dans la poitrine et refroidissement des extrémités; le plus souvent, rougeur du visage et quelquefois pâleur. — *Deuxième degré:* Dans les attaques d'hystérie plus intense, gonflement de la poitrine, du cou et de la face, gêne de la respiration portée jusqu'à la suffocation, refroidissement extrême des pieds, pouls presque insensible, sentiment plus ou moins obtus, et quelquefois perte de connaissance, mouvemens convulsifs des membres, du tronc et de la tête. — *Troisième degré:* Dans les attaques portées au plus haut degré, suspension presque absolue de la cir-

culatation et de la respiration ; chaleur animale presque entièrement éteinte ; pâleur, insensibilité, immobilité, mort apparente et quelquefois réelle, mais dans des cas très rares. Ces attaques très violentes peuvent durer deux et même trois jours, et donner lieu à des méprises funestes par une inhumation trop précipitée.

Eratomanie. — Cette affection consiste, d'après Esquirol, dans un amour excessif, tantôt pour un objet imaginaire, tantôt pour un objet réel ; dans cette maladie l'imagination seule est lésée, il y a erreur de l'entendement, c'est une lésion mentale dans laquelle les idées sont fixes et dominantes comme les idées religieuses sont fixes et dominantes dans la théomanie ou mélancolie religieuses. L'Eratomanie diffère de la nymphomanie en ce que, dans celle-ci, le mal vient des organes génitaux qui réagit sur le cerveau, tandis que dans celle-là l'amour est dans la tête et produit des rêves et des hallucinations qui rendent les malades sombres, capricieux et les privent souvent de la raison. Je terminerai là les considérations générales que je voulais présenter sur les névroses des organes sexuels, et je vais reprendre l'histoire des maladies syphilitiques.

Aëtius insiste beaucoup sur les principes d'hygiène, et conseille de seconder l'effet des médicamens qu'on prescrit par la régularité dans la manière de vivre, les promenades du matin, l'exercice en voiture, à cheval, la navigation, les lectures à haute voix, les frictions, etc.

En résumé, pour traiter convenablement les maladies des organes génito-urinaires, il faut que le consultant soit bien précis dans ses confessions, car on ne peut rationnellement arriver à la guérison qu'en détruisant la cause du mal ; tandis que si l'on agissait sans indication positive on serait moins certain de le combattre avec succès, heureux encore si on ne l'aggravait pas.

CHAPITRE VIII.

Des différentes manières dont la maladie vénérienne peut se communiquer.

Les hommes ne se trompent pas tant, parce qu'ils raisonnent mal, que parce qu'ils raisonnent en conséquence de principes faux.

PASCAL.

La question de savoir quels sont les divers modes d'après lesquels la maladie vénérienne peut se communiquer, est un point de controverse qui est bien loin d'être définitivement jugé. Selon Boërhaave la syphilis se communique par la génération et par l'allaitement. Gardanne et M. Bertin partagèrent cette opinion, et admettent en outre que la transmission peut s'opérer pendant le travail de l'accouchement, lorsque l'enfant, dont la peau est tendre et délicate, se trouve en contact avec les parties génitales infectées de gonorrhées ou d'ulcères vénériens. M. Bertin dit positivement que les enfans nouveau-nés peuvent être affectés de catarrhes vénériens ayant leur siège au vagin, à l'urètre, à l'anus, aux yeux, au nez et aux oreilles, et qu'on ne doit regarder comme propres à caractériser la syphilis des nouveau-nés qu'un assez petit nombre de symptômes qui, suivant lui, ont été multipliés à l'infini au détriment de la science. Bell a observé des cas où des enfans sont venus infectés de la maladie vénérienne, quoique chez le père et la mère aucun symptôme fâcheux ne se soit montré à l'exté-